



DOUBLE JEU

En haut, un homme, pour quelques pièces, récupère les déchets des fêtards du carnaval. Ci-contre, le Brésil se revendique pays olympique.



RIO DE JANEIRO, LA VILLE AUX 1000 VISAGES

A l'approche des Jeux olympiques, en août, le photographe suisse **Michael von Graffenried** publie un ouvrage qui souligne les contrastes de la nation brésilienne.

Photos MICHAEL VON GRAFFENRIED - Texte THOMAS DAYER

22%

C'est le pourcentage de résidents de Rio à vivre dans les 763 favelas de la mégapole, selon une statistique de 2010. Depuis 2008, des «unités de police pacificatrices» ont été créées, qui ont «repris la main» sur plusieurs favelas, parfois au prix de méthodes répressives qui ont choqué. Certaines de ces favelas sont désormais devenues des objectifs touristiques. Il est possible de les visiter, accompagné par un guide.



SAMBADROME ET FAVELAS

En haut, «tous les moyens sont bons pour se faire quelques sous».

Un handicapé joue l'artiste de rue pendant le carnaval. En bas, «c'est la tension». Des policiers arpentent la favela de Providencia.

«La violence est banalisée, face au regard des enfants», commente le photographe.



1%

Selon certains sondages, seul cet infime pourcentage de la population brésilienne ne croit en aucun dieu, ni en aucune transcendance de quelque forme que ce soit. La nation brésilienne est majoritairement composée de croyants catholiques romains (64,6%) et protestants (22,2%). L'Église catholique romaine s'appuie sur 10 218 paroisses, 298 évêques et 18 685 prêtres.



**PAYS DE PLAGES
ET D'ÉGLISES**

En haut, «c'est le cliché, les plages du Brésil» (ici Ipanema, «plus belle que Copacabana, même si elle est moins connue»). En bas, un cortège catholique parti de la vieille cathédrale de Rio le 31 mai 2015. «On sent souvent le poids de la religion.»





92%

Soit le taux d'occupation des hôtels dans les quartiers d'Ipanema et de Leblon pendant la période du carnaval. En 2015, 977 000 touristes se sont déplacés à Rio, et ont généré quelque 760 millions de francs suisses de revenus pour la municipalité. Dix bateaux de croisière ont accosté et débarqué 26 000 personnes. Certains commerces voient leur chiffre d'affaires grimper de 50% pendant la manifestation.



**QUOTIDIEN
ET SAMBA**

En haut, une scène du quotidien dans le quartier de Lapa, avec ses murs griffonnés. En bas, «c'est la samba et le sexe», une photo du carnaval de Rio en 2016. «Quand je vois ça, je pense à James Bond», dit Michael von Graffenried.



24%

C'est le pourcentage d'enfants âgés de moins de 15 ans au Brésil, en 2015. Par comparaison, 68% des résidents ont entre 15 et 64 ans, et 8% sont plus âgés. La pyramide démographique a subi une grande mutation depuis le milieu du XX^e siècle. En 1950, 42% des Brésiliens avaient moins de 15 ans, 55% entre 15 et 64 ans, et 3% seulement avaient 65 ans ou plus.



ENTRE CARNAVAL ET FAVELAS

En haut, c'est la rentrée du carnaval en métro pour les fêtards, au petit matin. En bas, une favela vue d'un nouveau téléphérique. «Un mode de transport flambant neuf, mais les habitants auraient préféré que l'argent soit investi ailleurs.»

«Le Brésil, c'est un ciseau entre les riches et les pauvres»

Michael von Graffenried, qui avait jusqu'ici toujours fui le continent sud-américain, raconte de quelle manière il a tenté de l'apprivoiser. Et ce qui l'a frappé.

Texte THOMAS DAYER

Le Brésil est chantier. Il est béton, galeries souterraines, ouvriers blacks traquant la mauvaise herbe sur le parcours de golf fraîchement aménagé pour les Jeux olympiques. Il est un nouveau métro, de nouvelles routes, de nouveaux stades. Il est poussière. «Avez-vous observé la photo de couverture? interroge Michael von Graffenried, taquin. Concentrez-vous sur ce que ce travailleur met sur son visage afin de se protéger. C'est un simple T-shirt, sur lequel vous voyez le visage de Neymar.» Neymar, footballeur vedette. Neymar, attaquant du FC Barcelone. Neymar, 11,5 millions de francs de salaire annuel. «Et Neymar, protecteur de l'ouvrier brésilien», rigole Michael von Graffenried.

Le photographe est resté célèbre pour ses photos d'Algérie. Il navigue depuis des années entre Berne, Paris et New York. Sa découverte de l'Amérique latine est récente. «J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, mais j'avais toujours peur de l'Amérique du Sud, sourit-il. La barrière de la langue me semblait trop forte, insurmontable. Je me suis dit: «Qu'irais-je faire là-bas si je ne peux dire un mot?» C'est pourquoi j'ai toujours évité ce coin du monde. L'Algérie, ça parlait français. Mais l'Amérique du Sud, ça ne parle même pas anglais. Sans espagnol ou portugais, vous êtes foutu.» Avec le temps, il commence à entendre les gens qui parlent du Brésil en des termes élogieux. Il y a un an et demi, il s'y rend avec sa famille pour flâner le terrain. «Ce qui me fascinait, dit-il, c'est que le Brésil se suffit à lui-même. Si vous arrivez avec un dollar des Etats-Unis, ça ne les intéresse pas du tout. C'est rare.» Et les clichés commencent à naître. Trois voyages de deux ou trois semaines donnent corps au projet. Michael von Graffenried travaille vite; il est dans l'instantané.

Le Brésil est paradis. Il est restaurants bondés, amoureux qui se marient, filles en rollers et couples en maillot de bain; il est les vagues de l'océan, la jeunesse branchée,

le carnaval et la fête. «Ce qui m'a le plus frappé, ce sont les couleurs et la nature forte malgré toutes ces constructions, dit Michael von Graffenried. Le Brésil, c'est hyperbeau! Il y a tout pour que les gens vivent au mieux. Mais l'humain ne peut s'empêcher de semer des problèmes, pas vrai? Et la globalisation n'arrange rien.»

Une nation de contrastes

Alors, le Brésil, c'est aussi un enfer. «C'est un ciseau, éclaire le photographe. Un ciseau entre les riches et les pauvres. Le contraste entre les fêtards qui rentrent du carnaval et l'entassement des pauvres dans les favelas. Des gens modestes à qui l'on a fait la promesse d'une ascension grâce aux Jeux olympiques, et une classe moyenne qui va finir par s'effriter. C'était ça, le sujet initial de mon projet: la classe moyenne qui part en vacances dans son propre pays. Mais ensuite tout s'est amplifié.»

En trois ans, le Brésil aura accueilli la Coupe du monde de football et les JO, autant d'espoirs. Le Brésil, l'une des plus grandes démocraties du monde, à l'heure zéro: entre le rêve, idéal, utopique, illusoire, et les révoltes populaires, les scandales de corruption, les appels à la destitution de la présidente Dilma Rousseff. «Les JO ne sont qu'un prétexte, je voulais savoir et montrer ce qui fait Rio sans le marketing», confie Michael von Graffenried.

«Comme une plante»

Pour ses premiers pas, le photographe a pu compter sur un homme: Jean-Jacques Fontaine, ancien journaliste, notamment pour la RTS, désormais installé là-bas – son ouvrage, 2016, *Rio de Janeiro et les Jeux olympiques, une cité réinventée*, sera publié en mai chez L'Harmattan. «Nous voulions faire un livre ensemble, jusqu'au moment où nous avons compris que nos idées divergeaient, sourit le Bernois. Lui est davantage dans le rationnel, l'explicatif. Je suis plus artistique, émotionnel. Ce n'était pas compatible.» La méthode von Graffenried est toujours la même. «Depuis mes débuts, je me mets quelque part, comme



IMAGES DE LA RUE
En haut, une vue plongeante de la favela Vidigal. En bas, «un sans-abri comme il y en a partout ailleurs. Ça me plaît de montrer que tout n'est pas exotique.»

une plante, et je regarde ce qui pousse autour de moi, explique-t-il. J'active mes senseurs, je vois comment je réagis. Finalement, je vois des choses que les autres pourraient voir mais ne voient pas. Un photographe n'a pas besoin de tant parler. Il doit savoir brouiller les gens comme des cartes.» Une seule règle lui est absolue: «Je n'aime pas les photos sans humain,

ou si l'on n'y perçoit pas au moins le fruit d'une intervention humaine.»

Rio, enfin, est aussi insécurité, violence, armes. «C'est une ville rude, brutale, dangereuse. J'ai déjà vécu cela ailleurs, mais ici il y a tous les jours des meurtres banalisés.» En naît un livre artistique mais très photojournalistique, et marqué du sceau de la réalité. «C'est un ouvrage qui montre

aussi des clichés, car à la fin ces habitants qui vivent un danger permanent subissent aussi des accidents mortels de voiture. Comme chez nous, Rio est une ville ordinaire. Ça me plaît de le montrer.»

Changing Rio, Michael von Graffenried, 128 pages, relié, Ed. Slatkine, parution mi-mai 2016.

